

ÉCOLE POLYTECHNIQUE  
ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE INDUSTRIELLES

CONCOURS D'ADMISSION 2000

FILIÈRES **MP** ET **PC**

COMPOSITION FRANÇAISE  
(4 heures)

\*\*\*

« *Que de choses il faut ignorer pour agir!* » s'exclamait Paul Valéry dans Tel Quel (1941).

Partagez-vous ce sentiment ? Vous justifierez votre réponse en vous appuyant sur votre lecture personnelle du Ménon de Platon, de Bouvard et Pécuchet de Flaubert et de La vie de Galilée de Brecht.

\* \*  
\*

**Rapport de M<sup>mes</sup> Anne-Marie BACQUIÉ-TUNC, Véronique BONNET, Marie-Rose GUINARD, Valérie GUIRAUDON, Marie-Noëlle PERTUÉ et Than-Vân TON-THAT, MM. Jean DELABROY et François ROUSSEL, correcteurs.**

La moyenne générale de l'épreuve (10 en MP et 9,8 en PC) n'accuse guère de changement par rapport à celle des deux concours précédents. On note seulement une diminution encourageante du nombre des copies très faibles, provenant de candidats visiblement peu au fait des exigences du concours, mais sans qu'elle soit accompagnée autant qu'on le souhaiterait par une augmentation significative du nombre des copies excellentes. Si les candidats les meilleurs sont tout à fait remarquables, ils constituent un groupe trop réduit et l'on aimerait que l'amélioration enregistrée dans la masse désormais élargie des copies qui dépassent la moyenne soit consolidée et intensifiée. Beaucoup de candidats pourraient tirer un meilleur parti d'un travail de préparation visiblement sérieux qui leur a souvent permis de connaître très convenablement, si ce n'est même très bien, les œuvres au programme, si la nature même de l'épreuve était mieux comprise et davantage maîtrisée.

Il n'est pas sûr en effet que l'étude du thème « Savoir et ignorer », menée à travers les trois textes de Platon, Flaubert et Brecht proposés cette année, ne soit pas devenue pour de nombreux élèves un but en soi, curieusement séparé de la composition française à laquelle elle doit pourtant conduire. On en voit parmi eux beaucoup trop rester totalement démunis devant l'exercice qu'ils croient contourner de façon satisfaisante en apportant naïvement la preuve de leurs connaissances sur le « programme ». La dissertation attendue est ainsi remplacée par une série d'exposés plus ou moins laborieux où l'on reconnaît à la longue telle fiche schématique et stéréotypée, tel pan d'un cours certainement excellent.

Or il ne s'agit pas ici de restituer, en l'état, les connaissances acquises au fil de l'année même si la dissertation ne peut être effectuée sans une parfaite maîtrise des textes – et les copies des candidats ayant seulement « entendu parler » des œuvres ou n'en ayant « vu », à peu près, qu'une ou deux ont été notées avec une rigueur extrême. Le travail demandé est d'une tout autre nature, plus difficile certes mais aussi plus stimulant, permettant d'apprécier chez les candidats non seulement un « savoir » sur le thème et les œuvres au programme, mais aussi une sensibilité de lecteur (cf. le libellé du sujet « en vous appuyant sur votre lecture personnelle ») et des compétences intellectuelles, la capacité à identifier les problèmes, à les affronter sans chercher d'esquive, à organiser un raisonnement solide et cohérent pour répondre de façon pertinente et convaincante à la question posée.

Car l'affaire est bien dans la dissertation de traiter un sujet, ce qui n'est possible qu'à la seule condition d'en avoir d'abord soigneusement analysé le libellé. Or cette opération essentielle dont toute la suite dépend semble bien avoir pris l'allure pour d'innombrables candidats d'une formalité inutile dont ils se dispensent le plus souvent ou croient, au mieux, s'être acquittés en recopiant dans l'introduction la citation à commenter. Pourtant sans l'analyse préalable du sujet, comment savoir quel est le problème soumis à la réflexion et qu'il faut donc examiner ? Ici la citation de Valéry était accompagnée d'une question adressée clairement à chaque candidat : « Partagez-vous ce sentiment ? »

Comment s'engager dans le développement, comme le font tant de candidats totalement irréfléchis et proprement irresponsables, sans avoir d'abord identifié le « sentiment » sur lequel leur avis est demandé ? Quelle est donc l'opinion exprimée ici par l'écrivain quand il s'exclame : « Que de choses il faut ignorer pour agir ! » Quelle position adopte-t-il ainsi et dans quel débat ? Puisque chaque candidat était invité à y entrer à son tour, il fallait au moins prendre la précaution d'opérer les repérages nécessaires pour définir le point de vue de Valéry, en mesurer les implications, en dégager les enjeux.

En réalité, la formule utilisée par l'écrivain n'allait pas de soi : affirmer « Que de choses il faut ignorer pour agir ! » est en effet renverser l'idée commune qui est au point de départ de toute éducation et que certains candidats ont avec raison formulée ainsi : « Que de chose il faut apprendre, et donc savoir, pour agir ! ». Là où l'on oppose habituellement ignorance et savoir dans la perspective de l'action bien comprise – seul celui qui sait peut agir, c'est-à-dire transformer ce qui est, ou encore, pour reprendre la formule de Paul Ricœur, « œuvre(r), opère(r) des présences, (être) auteur d'événements »<sup>1</sup> – Valéry, dans cette même perspective, procède à des alliances strictement inverses : seul peut agir celui qui ne sait pas tout. Qui veut agir doit donc non pas tout ignorer, ne rien savoir, ce qui constituerait un paradoxe plus difficilement soutenable – encore que l'écrivain note ironiquement dans le même ouvrage : « Un homme tirait au sort toutes ses décisions. Il ne lui arriva pas plus de mal qu'aux autres qui réfléchissent »<sup>2</sup> – mais ne pas tout savoir, ignorer beaucoup (« Que de choses ... »). Comme si l'action ne pouvait se concilier avec la démarche spéculative, tournée vers la quête du savoir, l'étude des phénomènes, la recherche des causes, comme s'il n'y avait d'action possible sur le réel qu'au prix d'un renoncement non pas complet, mais partiel au savoir. On entend comme un soupir dans l'exclamation de Valéry qui trahit bien sa préférence pour l'attitude spéculative, supérieure dans la hiérarchie des activités humaines par le fait même qu'elle exclut l'ignorance, mais on sent aussi dans la tournure exclamative comme une fascination pour ce dépouillement nécessaire auquel **doit** (« il faut ») s'astreindre celui qui agit, restreignant le champ du savoir à ce qui se révèle strictement utile à l'action. Il n'était nullement question d'attendre des candidats qu'ils connaissent cette hésitation entre « le construire et le connaître » que l'écrivain prête au personnage de Socrate dans son dialogue Eupalinos ou l'architecte ; la simple réflexion sur ce que l'action implique à la fois de rapidité, voire d'immédiateté, et de rupture, soit pour détruire, soit pour construire, permettait de bien apercevoir la nature de l'opposition entre l'action et la connaissance et d'entrer dans le débat ainsi ouvert par l'écrivain. L'opposition posée par Valéry était-elle légitime, pouvait-on y adhérer, et pourquoi ? Devait-on en effet disjoindre action et savoir, même sous la forme relative qu'il retient ici ? Ne fallait-il pas envisager aussi des conciliations entre savoir et action, et sur quelles bases ? L'invitation adressée aux candidats d'appuyer leur réflexion sur le corpus des textes au programme ouvrait déjà des pistes aux plus sagaces : Platon, Flaubert et Brecht, si différentes soient les œuvres retenues, si divers soient les projets, ne déclinaient-ils pas des modèles très variés de cette difficile conjonction ?

La dissertation est en effet discussion et non pas approbation pure et simple ou plate

---

<sup>1</sup>Paul Ricœur, Philosophie de la volonté, 1949.

<sup>2</sup>Paul Valéry, Tel quel, « Choses tues ».

« vérification » d'un point de vue. Trop de révérence nuit et beaucoup de candidats se sont mal trouvés d'avoir seulement voulu apporter la « preuve » que Valéry avait raison sans avoir songé un instant à adopter la position critique qui s'impose devant toute affirmation, surtout quand elle prend les allures d'un paradoxe ironique. Contre tout bon sens, certains élargissaient même encore le champ de l'ignorance : pour agir, il fallait faire table rase de tout savoir . . . D'autres, demi-habiles, ont cherché à noyer le paradoxe : le vrai savoir n'est-il pas la découverte de sa propre ignorance ? Ignorer signifie donc savoir, celui qui ignore est donc celui qui sait ! Et l'on substituait ainsi à la formule gênante de Valéry celle plus « correcte » : « Que de choses il faut savoir pour agir ! ». Socrate avait donc « servi » au moins à cela : la découverte socratique du vrai savoir était devenue, dans d'assez nombreuses copies, le tour de passe-passe qui permettait, par un subtil glissement de termes, de métamorphoser le paradoxe en plate banalité. Une autre habileté, conçue sur le même mécanisme du remplacement d'un terme par un autre, conduisait au même résultat, la disparition de la formule gênante : il s'agissait, cette fois, de mettre « chercher à savoir » à la place d'« agir » – Le Ménon ne propose-t-il pas en effet la quête du savoir comme une démarche active ? Ménon n'accepte-t-il pas de la mener avec Socrate uniquement lorsque ses yeux se sont dessillés sur l'ampleur de son ignorance ? « Que de choses il faut ignorer pour agir ! » signifiait donc simplement : « Comme il faut se découvrir ignorant pour chercher à savoir ! » . . .

De telles facilités ne sont guère acceptables : on ne traite pas un sujet en en déformant les données, on ne résout pas les difficultés en les effaçant. Réciter des développements entiers sur l'ignorance socratique, sur le savoir, le vrai et/ou le faux, n'était d'aucun secours. En revanche, raisonner attentivement, lucidement, convoquer les textes, les faire jouer entre eux à la lumière de la formule de Valéry gardée intacte, ouvrait d'autres perspectives heureusement explorées par de bons candidats. On ne pouvait éviter, pour commencer, de souligner le paradoxe en rappelant les liens étroits entre la volonté de savoir et la volonté d'agir. Ménon, Bouvard et Pécuchet, et même Ludivico Marsili qui y met si peu d'entrain, sont désireux d'apprendre pour pouvoir agir, qui dans la cité, qui dans son jardin ou dans ses terres. La réflexion sur le paradoxe de Valéry obligeait à prendre en compte cette téléologie de la connaissance, tournée vers l'action, et dont témoignent encore les efforts pédagogiques des deux personnages de Flaubert à la fin du roman. Mais l'abîme se creusait vite entre savoir et action : que l'action soit le fait de ceux qui ne savent pas, on le montrait assez par l'expérience amère de la politique que font Bouvard et Pécuchet, et les menaces d'Anytos à l'adresse de Socrate manifestaient clairement de quel côté – celui de l'ignorance – se trouvait le pouvoir ; que le savoir constitue par ailleurs une spirale où l'on est comme aspiré, l'enfermement progressif de Bouvard et Pécuchet dans leurs recherches en fournissait l'exemple et l'on avait raison également d'évoquer le débat instauré par Brecht autour de la rétractation de Galilée, non pas désertion de la science, mais désertion du « combat de la ménagère romaine », ainsi que le savant l'avoue lui-même à Andréa.

Les meilleurs candidats ont tenté cependant de réduire cette disjonction, non pas dans un souci purement rhétorique, mais parce que la béance entre le savoir et l'action paraissait bien une question centrale dans les trois œuvres. Flaubert semble pour sa part

conclure à un seul et même échec de l'action et de la connaissance avec l'image finale du « bureau à double pupitre » qui réunit les deux copistes dans leur labeur stérile mais qui figure surtout avec ironie la vaine conjonction de la volonté de savoir et de la tentation d'agir. Mais l'on a noté justement que Socrate, dans Ménon, ne ferme pas définitivement aux hommes politiques la porte du savoir et qu'il formule même l'hypothèse qu'il y ait « chez les hommes politiques un homme capable de faire d'autrui un homme politique »<sup>3</sup>. Simple hypothèse, certes, mais chargée d'espoir, qui permet d'opérer cette conjonction improbable entre le savoir et l'action que Flaubert ne conçoit apparemment que sur le mode de la dérision. La réconciliation du savoir et de l'action est la ligne de force du projet dramatique de Brecht comme il est au cœur des débats qui opposent les personnages de La Vie de Galilée : quelques candidats ont analysé avec subtilité ce va-et-vient entre l'action et la connaissance que le théâtre épique et le personnage de Galilée tout particulièrement nous donnent à découvrir dans un jeu de miroirs complexe qui doit conduire le spectateur à ne plus ignorer pour pouvoir enfin agir. La confrontation des trois œuvres du programme conduisait donc à une véritable réévaluation des rapports respectifs entre savoir, ignorance et action, elle permettait à chacun de riches synthèses que quelques-uns ont su réussir brillamment parce qu'ils avaient fait l'épreuve de la lecture et de la réflexion personnelles et pris le risque de se confronter à la pensée d'autrui.

On l'aura compris, ce va-et-vient fructueux entre le savoir et l'action, chaque candidat devrait le tenter à sa manière. Savoir pour agir pourrait être ici une règle de la méthode assez efficace, et non pas savoir pour savoir ou agir sans savoir. Les bonnes copies ne sont pas celles qui rencontrent d'aventure le point de vue du correcteur sur le sujet, mais celles dans lesquelles s'engage réellement un dialogue pertinent et convaincant entre le candidat et l'auteur dont il doit examiner le « sentiment » : on ne peut être pertinent que si l'on maîtrise un savoir réel, on ne peut être convaincant que si l'on sait argumenter avec sûreté et efficacité. On ne saurait donc trop vivement conseiller aux candidats de s'exercer à raisonner et à argumenter à partir des textes qu'ils ont à étudier. On leur rappellera avec insistance la nécessité de travailler tout particulièrement l'introduction de leurs devoirs : c'est là en effet que tout commence, mais c'est là aussi que trop souvent, tout finit parce que l'on s'est contenté d'y réciter quelques banalités creuses, assorties de quelques considérations vagues sur le « thème » (?) supposé de la dissertation, et qu'on y a bâti mécaniquement le plan « à trois tiroirs » dont le lecteur ne peut que noter la gratuité et l'absence de cohérence logique puisqu'il ne sait même pas ce qui est en question.

On ajoutera enfin que les fautes d'orthographe, les impropriétés de vocabulaire, les incorrections diverses qui s'accumulent massivement dans beaucoup de copies découragent toute bienveillance. Qu'il soit donc admis que la composition française est aussi une épreuve d'expression écrite et que l'on ne peut accepter des candidats qui en méconnaissent les règles les plus élémentaires et les plus nécessaires. On a scrupule à le dire dans un rapport, mais les circonstances y contraignent, le concours se prépare aussi en apprenant à écrire correctement.

---

<sup>3</sup>Platon, Ménon.

**ÉCOLE POLYTECHNIQUE**  
**ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE INDUSTRIELLES**

CONCOURS D'ADMISSION 2000

FILIÈRES **MP** ET **PC**

**COMPOSITION DE LANGUE VIVANTE**

VERSION (1 heure 30)

*(SANS DICTIONNAIRE)*

*Les candidats doivent traduire le texte correspondant à la langue qu'ils ont choisie pour l'épreuve écrite lors de leur inscription au concours.*

\*\*\*

ALLEMAND

**Ein Spion in der Stadt**

Jedesmal wenn Wolf zum Telephonhäuschen am Rand von Poppelsdorf<sup>1</sup> hinunterging, mußte er sich fragen, warum er diese Anrufe nicht von der Wohnung aus erledige, obwohl er doch sicher war, dass er nicht abgehört wurde.

Als er am Telephonhäuschen ankam, hatte er seinen Zustand auf eine Formel gebracht : benimm dich wie ein streng Observierter, aber wisse, dass dazu nicht der geringste Anlass besteht. Das Telephon war besetzt. Von einem Türken. Von einem Bilderbuchtürken. Der lachte mit blendenden Zähnen unter einem gleißenden Bärtchen. Er war zwar Wolf zugewandt, sah heraus, sah Wolf an, sah ihn aber nicht. Der demonstrierte geradezu, dass man nur sieht, was man sehen will. Wenn er sich wegrehen, sich ein bisschen genießen würde. Es war schon fast beleidigend, so nicht wahrgenommen zu werden. Der lachte, tanzte fast. Was dem wohl ins Ohr gesagt wurde? Wolf spürte, wie in ihm die Wut massiv wurde. War es Neid oder Ungeduld? Oder fehlte ihm einfach die Nervenkraft? Am besten wäre es, wenn er diesen farbigen Kerl um seine Farben und seine Lebendigkeit beneidete. Der lebte. Und zwar jetzt. Im Augenblick. Entgegengesetzter konnte ihm niemand sein.

Als der endlich sein Reden und Lachen und Körpervedrehen beendete und herauskam, ging er an Wolf vorbei, ohne den zu merken. Wolf hatte also keine Gelegenheit, dem einen möglichst bösen Blick zuzuwerfen. (...)

Als Wolf auf dem Rückweg an der Bushaltestelle vorbeikam, stand ein Mann da, der, als Wolf vorher vorbeigekommen war, auch schon da gestanden hatte. Inzwischen hatten aber mindestens

---

<sup>1</sup>Poppelsdorf : nom d'un quartier de Bonn.

zwei Busse hier gehalten, die stadteinwärts fuhren. Wolf wollte sich auf die Bank setzen, um dort sitzenzubleiben, bis dieser Mann einen Bus nahm. (...) Es war aber sowieso falsch zu warten, bis dieser Mann abgefahren war. Damit würde er doch dem beweisen, dass er wisse, er werde observiert. Dann würden die ihn nur noch vorsichtiger verfolgen. Auf jeden Fall weiter jetzt. Heim.

Aus : Martin WALSER, *Dorle und Wolf* (1987).

## ANGLAIS

### Entranced at the global village

“You won’t have to do that much longer, Lewis,” said Goldsborough. “Once we’ve installed the computers”, he added.

“What will I be doing, then?” asked Lewis, who had learned not to take Goldsborough’s enthusiasms too seriously. He noticed that Goldsborough had acquired a new persona since taking up his latest career. He now appeared both brash and deft, speedy, purposeful, unreliable, like a character in a television commercial. This impression was assisted by the serious grey suit, which was in turn enlivened by one of the Brooks Brothers<sup>1</sup> shirts in which Goldsborough had invested on his recent trip to New York. The installation of the computers had revealed a new world to his always receptive mind : the world of the professional fund-raiser. He had seized hold of, and welcomed, the fact that everyone was willing to put money into computers, particularly in libraries, so that information could be beamed from one institution to another. Goldsborough now thought in terms of the global village. Whole bibliographies flashed before his eyes, summoned up on screens to which scholars like himself would soon have access. And he had always felt his place to be among the lavish spenders : he was a profligate at heart, with an innocent love of extravagance that referred back to a meagre wartime childhood. He had learned to incorporate early experience into objective study, had an excellent degree in anthropology, but still yearned for a bit of a party. Conscientious though he was in his duties as librarian, Goldsborough had a hankering for the sort of activity that libraries do not normally accommodate. The grave impersonal friendliness of grant-giving bodies excited his eagerness to please, while the sums involved moved him almost to tears. He felt like Columbus, on one knee before Isabella the Catholic. Making his bid for this mysteriously available money Goldsborough saw the various strands of his life’s work knitting themselves together. As an anthropologist he welcomed shift and change ; as a librarian he simply welcomed funds. Besides, he was enjoying himself. To enjoy oneself in a good cause is a virtuous feeling quite unlike any other, and Goldsborough would have sacrificed many pleasures for this privilege. As it was, no sacrifice was involved ; everything added up to immeasurable increase.

Anita BROOKNER  
*Lewis Percy* (1989)

---

<sup>1</sup>Brooks Brothers : do not translate

## امرأة ذات شخصية

لما وصلت إلى العزبة، وجدت هناك بيتا كبيرا أنزلوها هي وزوجها وطفلها في حجرة منه بالجناح الذي تقيم فيه الزوجات القديمات. أما الجناح الآخر الأنظف في حجراته الأحسن في موقعه فقد كان مخصصا لرب الأسرة الكبير وزوجته الجديدة المتمدنة وأولادها. ولم تلبث الزوجات القديمات أن أحطن بوالدتي وجعلن يحذرنها من غطرسة الجديدة وكبريائها. وكانت إحداهن تفصل ثوبا بمقص في يدها وهي تقول: " غدا ترشقك بكلامها الحاد كالسيف". فأجابت والدتي في انطلاقة السهم: " والله لأقطع لسانها بهذا المقص الذي في يدك!"

ولم تمض ساعة حتى كانت هذه الكلمة قد نقلت بنصها إلى سيده المكان. ولا تدري والدتي كيف نقلت ولا من التي نقلتها من بين الحاضرات. كل الذي تعلمه هو أن الدنيا قامت وقعدت. وإذا بمحكمة تنصب، وإذا بسيدة البيت تصيح بأعلى صوتها: " نادوا سيدكم الكبير!" وإذا برب البيت يحضر بوقاره وشيبتة وجبته وقفطانه ويجلس في صدر المكان ويطلب والدي ويأمره بإحضار زوجته لتسأل هل تلفظت حقاً بهذه الكلمة. وحضرت والدتي تحملني بين ذراعيها. ووقف بجوارها والدي يهمس في أذنها أن تكذب ما نقل عنها. ولكنها قالت بعصبيتها: " قلتها وأقولها مرة أخرى في مواجهتها! فأفهمها والدي أنها إذا أصررت على هذا الموقف فإنه سيضطر إلى طلاقها فأخذ يحثها على الإنكار أو الاعتذار. ولم تقبل هي واحدا منهما. لقد أصررت على أنها قالت ما قالت، وأن من يتجرأ على إهانتها فإنها تقطع لسانه بالمقص... وكررت الكلمة وعند ذلك صرخت سيدة البيت وأهابت بالسيد الكبير أن ينزل سخطه ونقمته على زوجة ابنه السليطة. تقول والدتي إن والدي سحبها من يدها وهو يهمهم بكلمة الطلاق أو يهدد بها. وخرج بها إلى حجرتة. كانت والدتي تقص علي هذا الموقف وهي منفعلة وتختم بقولها: " خذلني أبوك يوماً ... خذلني بنذالة!"

عن توفيق الحكيم "سجن العمر"

## ESPAGNOL

### Paseo por Buenos Aires

Y con ese espíritu expedicionario seguíamos mirando negocios...

En la esquina nos detuvimos frente a un gran local, iluminado y de colores. Mi padre pensó un momento, en esa esquina antes había una confitería<sup>1</sup> muy elegante. Sí, él había estado en esa confitería hacía años. Daban un café excelente... [...]

Entremos, bromeé con cierto tono travieso, pero mi padre se lo tomó en serio y así nos metimos en uno de los primeros locales de la cadena McDonald's, y sobre la música estridente le pregunté a mi padre qué quería. Un café, por supuesto, a la vez que miraba a su alrededor las fotos gigantescas de hamburguesas, los dibujos del ratón Mickey, las mesas y las largas sillas de plástico. Y volví de la barra con dos cafés, y por un momento, viéndolo a mi padre allí, riendo de costado, sin saber dónde sentarse, tuve la impresión de que no sólo él se sentía desfasado en el tiempo, yo también lo estaba. Sin embargo mi padre esperaba mis indicaciones, daba por supuesto que yo frecuentaba ese McDonald's, porque era yo quien vivía en esa gran ciudad que en teoría dominaba de arriba abajo, y que por tanto yo sabía qué era lo que teníamos que hacer. Nos sentamos cerca de una ventana, mi padre miró la bandeja de colorinches, los dos vasos de cafés de plástico y las dos barritas también plásticas. Nos miramos, le pregunté si sería capaz de tomarse el café en eso. ¿No dan tazas normales?, me preguntó. Me parece que no. Mi padre asintió y a continuación buscó una manera de agarrar ese vaso sin quemarse, y al fin me encontré en la barra preguntándole a un empleado de gorro anaranjado si por casualidad no tendrían una taza de verdad. ¿Una qué? Una taza de verdad, me entiende, una taza, con manija...

Lilian NEUMAN  
*Levantar ciudades* (1999)

---

<sup>1</sup> *confitería* : « salon de thé » en Amérique.

## ITALIEN

### Nostalgia

Nel caffè di Masino, appena aperto, stazionava ancora l'odore aspro delle sigarette fumate la sera prima, un odore che né quello delle briosce calde appena portate dal forno né quello dei caffè espresso riuscivano a intaccare. Il cavaliere Attard, mattiniero, sedeva in un angolo, più incazzato del solito, di fronte a una granita di limone nella quale inteneva un biscotto.

– Cose da pazzi! Come siamo ridotti! – E poi, un tono più alto : – ai tempi del fascio cose simili non sarebbero mai capitate! – e piantava gli occhi, a sfida, sugli uomini di mare e sugli spalloni, i meglio fra gli scaricatori di porto, che, ben conoscendolo, da un'orecchia se lo facevano entrare e dall'altra se lo facevano uscire.

Il cavaliere Attard era stato l'ultimo segretario politico del paese prima che entrassero gli americani : ventiquattro ore avanti lo sbarco, sotto un grandinare di colpi dal cielo e dal mare, uno più sperto<sup>1</sup> di lui, con il biglietto per Roma già in sacchetta, gli aveva di prescia<sup>2</sup> mollato le ambite consegne. Di conseguenza il sarto, che aveva fatto casa e bottega – come tutti, del resto – in un rifugio scavato nella marna, era dovuto stare tutto un giorno e tutta una notte in piedi per confezionargli la divisa.

– Guardate, cavaliere, che mi sembra lavoro sprecato – aveva azzardato il sarto nel mettere mano al filo.

– Gli ordini non si discutono – lo aveva fulminato il cavaliere.

Indossatala, era uscito dal rifugio giusto in tempo per pararsi di fronte a un soldato americano il quale, nel vederselo davanti nero come l'inca, aveva fatto spaventato un salto indietro, si vede che in America l'avevano male informato sulla pericolosità dei fascisti siciliani.

In un fiato il cavaliere si era visto circondato da altri soldati, stretto, bastonato, spogliato – la sua divisa, come una reliquia, equamente distribuita a pezzetti fra i suoi assalitori – e, in mutande, costretto allato ai negri a scaricare casse dagli anfibi che al porto arrivavano in continuazione, in una babele di rumori e di voci.

Andrea CAMILLERI  
*Il corso delle cose* (1998)

---

<sup>1</sup>sperto : furbo

<sup>2</sup>di prescia : in fretta

## PORTUGAIS

### **Amor portátil**

De um dia para o outro deixou de telefonar. Nós falávamos três, quatro, cinco vezes por dia. Até mudámos para a mesma rede para sair mais em conta. Não nos víamos, mas pelo menos deixávamos recados no telemóvel um do outro. De um dia para o outro deixou de telefonar. E não havia recados. Deixei-lhe um, bem disposto, em que lhe dizia precisamente isso : « Tu, minha malandra, minha querida, deixaste de me telefonar ? Como é que consegues ? Olha, eu não consigo. » No dia seguinte foi muito pior. Respondeu-me uma gravação a dizer que a caixa de correio estava cheia e que portanto não admitia mais recados. Fiquei assustado. Pensei em desastres, calamidades, raptos. Mas depois acalmei-me, sorrindo. Perdeu pela terceira vez o telemóvel, foi o que foi, e não sabe o meu número de cor porque usa o que tem gravado na memória do aparelho perdido. Se tivesse havido um acidente alguém me viria dizer, as más notícias, de qualquer maneira, chegam sempre a correr. Isto sossegou-me alguns dias. Mas depois pensei que não podia ser. Telefonei para casa dos pais, falei com a irmã que me disse que ela não estava em casa mas que tinha falado com ela nesse mesmo dia de manhã. Eu não lhe disse o que me atormentava, mas ela pressentiu que havia alguma coisa comigo, embora não nos conhecêssemos. Disse-lhe que não ficasse preocupada. Eu é que estava cada vez mais preocupado. Agora mais comigo do que com ela. A palavra exacta seria abandonado. Aguardei três dias e depois voltei a telefonar. Já havia espaço na caixa de correio. « Hoje é o dia em que faço trinta e nove anos. Não podia deixar de te telefonar e dizer que estou muito preocupado contigo porque preciso de saber se estás bem. » Passei a nunca desligar o telefone. A trazê-lo no bolso da camisa. A atender apressadamente todas as chamadas, o coração apertado, um suor frio. Nunca era ela. Cada vez que pensava nisto tudo era como se levasse um murro no estômago. Eu precisava de falar com ela. Eu dependia da sua voz muito mais do que julgava.

Pedro PAIXÃO  
*Amor portátil* (1999)

**В сталинской женской школе**

Катю посадили на заднюю парту рядом с девочкой, с которой никто не хотел сидеть.

— Чего уставилась(1)? — прошептала девочка. — Сама опоздала, а воображает.

Катя вскоре догадалась, что с соседкой по парте не надо дружить : та ходила в рваных(2) ботинках и плохо мыла руки. Отец бил её смертным босм.

На перемене у стола учительницы толпились(3) девочки :

— А Выгодская резинку забыла.

— Вы сказали не бегать по коридору, а Файнберг бегала.

— А Невзглядова заперлась в туалете и кричала оттуда, что мы дуры.

Учительница ласково глядела на ябедниц(4). Вскоре ученицы были перетасованы : девочки из хороших семей сели в одну колонку, а дочери уборщиц и посудомоек — в другую. Катю посадили к дочке учёных : папа писал книги о вкладе колхозных сказительниц в советскую литературу, а мама вела в календаре ежедневную рубрику «Восход и заход солнца». Спускаясь по лестнице после уроков, Катя думала : «Как мне повезло — живу в советской стране, где покончено с бедностью и все равны. Догадывается ли учительница, что я уже готова служить народу? И правильно, что бритых(5), убогих(6) девочек посадили в одну колонку. Раз не хотят хорошо учиться, пусть сидят отдельно!»

Наталья Никитична Толстая

*Свободный день 1995*

(1) Чего уставилась ? = Почему так смотришь ?

(2) рваный = troué

(3) толпиться у (ipf) = se presser autour

(4) ябедница = une rapporteuse

(5) бритый = au crâne rasé

(6) убогий = minable

**ÉCOLE POLYTECHNIQUE**  
**ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE INDUSTRIELLES**

CONCOURS D'ADMISSION 2000

FILIÈRES **MP** ET **PC**

**COMPOSITION DE LANGUE VIVANTE**

EXPRESSION ÉCRITE EN LANGUE ÉTRANGÈRE (1 heure)

*(SANS DICTIONNAIRE)*

*Après avoir pris connaissance du texte ci-dessous, les candidats doivent répondre aux deux questions posées à la fin du texte en utilisant la langue qu'ils ont choisie lors de leur inscription au concours.*

\*\*\*

**La mémoire menacée**

Les régimes totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle ont révélé l'existence d'un danger insoupçonné auparavant : celui de l'effacement de la mémoire. Ce n'est pas que l'ignorance ne soit de tout temps, ni même la destruction systématique des documents et des monuments : on sait, pour prendre un exemple éloigné de nous dans le temps et dans l'espace, que l'empereur aztèque Itzcoatl, au début du XV<sup>e</sup> siècle, avait ordonné la destruction de toutes les stèles et de tous les livres pour pouvoir recomposer la tradition à sa façon ; les conquistadores espagnols, un siècle plus tard, s'employèrent à leur tour à effacer et brûler toutes les traces témoignant de l'ancienne grandeur des vaincus. Mais, n'étant pas totalitaires, ces régimes ne s'attaquaient qu'aux dépôts officiels de la mémoire, en laissant survivre bien d'autres de ses formes, par exemple les récits oraux ou la poésie. Ayant compris que la conquête des terres et des hommes passait par celle de l'information et de la communication, les tyrannies du XX<sup>e</sup> siècle ont systématisé leur mainmise sur la mémoire et ont voulu la contrôler jusque dans ses recoins les plus secrets. Ces tentatives ont été parfois mises en échec, mais il est certain que, dans d'autres cas (que nous sommes par définition incapables de recenser), les traces du passé ont été éliminées avec succès.

Les exemples d'une mainmise moins parfaite sur la mémoire sont innombrables, et bien connus. « L'histoire entière du « Reich millénaire » peut être relue comme une guerre contre la mémoire », écrit avec raison Primo Levi<sup>1</sup> ; mais on pourrait en dire autant de celle de l'URSS ou de la Chine communiste. Les traces de ce qui a existé sont ou bien effacées, ou bien maquillées et transformées ; les mensonges et les inventions se mettent à la place de la réalité ; on interdit de chercher et de diffuser la vérité : tous les moyens sont bons pour parvenir à son but. On déterre les cadavres dans les camps de concentration pour les brûler et disperser ensuite les cendres ; on manipule savamment les photographies, censées dire vrai, pour écarter des souvenirs gênants ;

---

<sup>1</sup>Primo Levi, *Les naufragés et les rescapés*, Paris, Gallimard, 1989, p.31.

on réécrit l'Histoire à chaque changement d'équipe dirigeante et on demande aux lecteurs de l'encyclopédie de découper eux-mêmes les pages devenues indésirables; on fusille, dit-on, les mouettes aux îles Solovki, pour qu'elles ne puissent emporter les messages des détenus. La nécessaire occultation d'actions jugées pourtant essentielles conduit à des positions paradoxales, comme celle que résume la célèbre phrase de Himmler à propos de la « solution finale » : « C'est une page glorieuse de notre histoire, qui n'a jamais été écrite et ne le sera jamais<sup>2</sup>. »

C'est sans doute parce que les régimes totalitaires font du contrôle de l'information une priorité, que leurs ennemis, à leur tour, s'emploient d'emblée à mettre cette politique en échec. La connaissance et la compréhension du régime totalitaire, et plus particulièrement de son institution extrême, les camps, est d'abord un moyen de survie pour les détenus. Mais il y a plus : informer le monde sur les camps est le meilleur moyen de les combattre; atteindre ce but n'a pas de prix. C'est pourquoi, sans doute, les bagnards de Sibérie se coupaient un doigt et l'attachaient à l'un de ces troncs d'arbre qu'on envoyait flotter le long du fleuve; mieux qu'une bouteille lancée à la mer, il indiquait à celui qui le découvrirait par quelle espèce de bûcheron l'arbre avait été abattu.

Tzvetan TODOROV  
*Les abus de la mémoire* (1998)

**Première question** (réponse en 100-120 mots environ).

A partir des exemples donnés dans le texte, indiquez quels moyens ont été utilisés par certains régimes pour effacer la mémoire de leur histoire ?

**Deuxième question** (réponse en 150 mots environ).

Pourquoi et dans quelles limites l'humanité doit-elle garder la mémoire du passé ?

*Le nombre de mots n'est donné qu'à titre indicatif. Les critères suivants seront pris en compte pour l'évaluation des réponses :*

- Priorité sera donnée à la qualité et l'authenticité de la langue : seront prises en compte la précision grammaticale, la richesse lexicale, la présentation ;*
- En ce qui concerne la réponse à la première question, seront prises en compte plus particulièrement les qualités d'analyse et de synthèse ;*
- En ce qui concerne la réponse à la deuxième question, seront prises en compte plus particulièrement la richesse de la réflexion personnelle, la concision et la cohérence des idées, l'aisance dans l'expression.*

---

<sup>2</sup>Himmler, in *Procès des grands criminels de guerre devant le tribunal militaire international*, Nuremberg, 1947, tome III, p.145.

## Rapport de M<sup>me</sup> Nicole FILLEAU, correctrice d'allemand (version).

### Version

Le texte proposé cette année en version allemande raconte une scène banale de la vie quotidienne, qui prend néanmoins une importance inhabituelle à cause de la situation du personnage concerné : comme le titre du texte le suggère, l'un des personnages de ce texte, Wolf, est un espion, il se rend dans une cabine téléphonique pour passer un coup de fil, mais la cabine est occupée ...

Une fois de plus, la correction de cette version prouve que pour certains candidats, il n'aurait pas été inutile de prendre le temps, en début d'épreuve, de se forger une idée globale du texte à traduire, en tenant compte de son titre (*Ein Spion*), et en procédant à une analyse même rapide de sa composition ; en effet, ce n'est pas par hasard que ce texte comporte quatre paragraphes : le premier situe cette scène dans un cadre plus général (cf. *Jedesmal wenn* : indication d'une action répétée), les trois suivants correspondent aux trois étapes de cette scène particulière, clairement indiquées dès le début de chaque paragraphe (cf. *Als er am Telephonhäuschen ankam / Als der endlich ... beendete und herauskam / Als Wolf auf dem Rückweg...*). Une analyse de ce genre devrait permettre d'éviter des erreurs grossières de vocabulaire et de grammaire, par exemple sur :

*Jedesmal wenn* et *Als* (répétition, verbe à l'imparfait / fait unique, verbe au passé simple) ;

*diese Anrufe* (répétition, pluriel) ;

*erledigen* (passer un coup de fil, et non le recevoir, puisque Wolf va dans une cabine) ;

*auf dem Rückweg* (sur le chemin du retour) ;

*verfolgen* (suivre, filer, avec un sujet au pluriel) ;

*Heim* (à la maison, chez lui, et non mystère, secret, heum ou encore ... Heim, comme s'il s'agissait d'un nom propre).

Sur le plan lexical, ce texte comporte quelques termes qui, il est vrai, n'appartiennent pas forcément au vocabulaire de base, mais dont une compréhension erronée n'aboutit pas nécessairement à une interprétation complètement fautive de l'ensemble du texte :

*der Anlass, blendende Zähne, ein gleißendes Bärtchen, stadteinwärts.*

Plus lourdes de conséquences sont les erreurs dues à un manque de rigueur et de précision (comme toujours ...), qu'il s'agisse de l'analyse des formes verbales (temps simples ou composés, subjonctif II, impératif), de la confusion entre un article défini et indéfini, une forme de démonstratif neutre ou masculin, un comparatif ou un superlatif, un participe I (ou présent) et un participe II (ou passé), par exemple dans les passages suivants :

*dass er nicht abgehört wurde* (qu'il n'était pas sur écoute, et non qu'il ne serait pas écouté) ;

*benimm dich, wisse* (comporte- toi, sache, et non il savait) ;

*wenn er sich wegdrehen würde* (s'il se tournait de l'autre côté, et non s'il s'était tourné...);

*Als der ... beendete und herauskam* (Quand il cessa de ... et sortit, et non Quand il eut terminé de ... et fut sorti) ;

*zum Telephonhäuschen* (à la cabine téléphonique – celle où il se rend toujours..., et non dans une cabine ;

*Der demonstrierte geradezu ...* (Il était pour ainsi dire la preuve, et non Cela démontre) ;

*Entgegengesetzter konnte ihm niemand sein* (Personne ne pouvait lui être plus opposé, et non son adversaire) ;

*einen möglichst bösen Blick* (un regard aussi méchant que possible) ;

*ein streng Observierter* (un homme strictement surveillé, et non un observateur sévère).

Certaines fautes auraient sans doute pu être évitées par un grand nombre de candidats s'ils avaient fait attention à la place du verbe conjugué, puisqu'elle permet de distinguer une principale d'une subordonnée, une question d'une assertion, par exemple dans les séquences suivantes :

*Wenn er sich wegdrehen, sich ein bisschen geniieren würde* (deux groupes verbaux introduits par « *wenn* », et non une subordonnée suivie de la principale) ;

*Oder fehlte ihm einfach die Nervenkraft?* (question) ;

*Damit würde er doch ...* (le verbe conjugué est en seconde position, il ne peut s'agir d'une subordonnée de but).

Le sens des prépositions devrait également permettre d'éviter certaines fautes de vocabulaire, ou venir efficacement à l'aide de candidats qui ignoreraient le sens de certains mots :

*am Rand von Poppelsdorf* ne peut pas signifier dans le quartier de Poppelsdorf ;

*Wolf wollte sich auf die Bank setzen* ne peut pas signifier Wolf voulut s'asseoir devant ... la banque.

Qu'il soit rappelé pour finir que les fautes de conjugaison et d'accord, ainsi qu'un usage de la virgule calqué sur les règles de la ponctuation allemande, sont évidemment sanctionnées, tant il est vrai qu'une version permet d'évaluer non seulement les compétences d'un(e) candidat(e) dans une langue étrangère, mais aussi la maîtrise de sa langue maternelle... . Il va de soi que de bonnes trouvailles – et elles ne manquaient pas dans les copies de cette année – sont aussi gratifiées d'un bonus : par exemple dans ce texte *ein Bilderbuchtürke* traduit par un Turc sorti / tiré d'une image d'Epinal.

Sur 186 copies corrigées (104 en PC, 82 en MP), les notes s'échelonnent de 0,2 à 18,7 en PC, et de 0,2 à 18 en MP.

La moyenne générale s'élève à 8,6 dans la filière PC et à 10,6 dans la filière MP.

Les notes se répartissent de la manière suivante :

Filières	MP	PC
$0 \leq N < 4$	13%	17%
$4 \leq N < 8$	16%	26%
$8 \leq N < 12$	24%	28%
$12 \leq N < 16$	31%	22%
$16 \leq N < 20$	16%	7%

## Rapport de M<sup>me</sup> Martine DINARD, correctrice d'allemand (expression écrite).

Le nombre de copies corrigées s'élève à 167, la moyenne des notes s'établit à 9,8/20. (Notes attribuées de 01 à 20).

Cette première épreuve d'expression écrite, d'une durée d'une heure, s'appuyait sur un texte de Tzvetan TODOROV, d'une longueur d'environ 700 mots, extraits de « Les abus de la mémoire » (1998) et intitulé « La mémoire effacée ». Il s'agissait dans ce texte des différentes tentatives d'effacement de la mémoire qui ont de tout temps existé et ont été particulièrement pratiquées par les régimes totalitaires.

### 1<sup>ère</sup> Question

Le candidat devait indiquer en allemand, à partir des exemples donnés dans le texte français, les moyens utilisés par certains régimes pour effacer la mémoire de leur histoire.

Dans cette réponse le candidat doit restituer le sens du texte, ici relativement facile à saisir. Les contraintes linguistiques sont d'autant plus importantes que la question est formulée en français.

Beaucoup de candidats ont eu du mal à exprimer précisément le contenu du texte, le vocabulaire faisant défaut. La « mémoire du passé », mot incontournable, a donné lieu à de nombreuses traductions erronées. Des mots aussi courants que « *Konzentrationslager* » deviennent méconnaissables. Parfois les structures grammaticales les plus courantes sont maltraitées, notamment celles qui expriment l'idée de but (*damit / um ... zu*). On relève également des erreurs concernant le vocabulaire courant et concret (*brennen / verbrennen, hindern / verhindern*).

Bref, cette question obligeait le candidat à faire preuve de sa capacité à cerner le sens d'un texte dans la langue étrangère. La plupart des candidats ont respecté le nombre de mots demandé.

### 2<sup>ème</sup> Question

Le candidat devait répondre en 150 mots à la question suivante : « Pourquoi et dans quelles limites l'humanité doit-elle garder la mémoire du passé ? »

– Cette question permettait au candidat de faire preuve de réflexion et de culture. Les réponses ont été la plupart du temps nuancées. Les candidats ont bien vu qu'il y avait un devoir de mémoire, mais également un devoir d'oubli. Tout exemple tiré du passé ou du présent était bienvenu. L'Allemagne et l'Autriche ont souvent été citées, et ce, précisément. Le nombre de mots a généralement été respecté. Par contre, certaines réponses se perdent dans le vague et le général.

– D'un point de vue linguistique, cette réponse pose moins de problèmes au candidat qui expose ici son propre point de vue avec les mots dont il dispose. Cependant un très

grand nombre de copies ont été recensées dans lesquelles apparaissent :

– des **confusions lexicales** telles que : *Mensch / Mann - Menschheit / Menschlichkeit / Männlichkeit - die Lage,-n / das Lager, - - vergessen / verlieren*

– des **déformations** concernant *die Vergangenheit - die Gegenwart - die Geschichte -*

– des **fautes d'usage**, concernant par exemple la construction de : *sich erinnern an+A, die Erinnerung an+A, nach / denken über+A*

Remarquons que les erreurs citées concernent le vocabulaire très courant.

Dans les copies les plus faibles le système de cas et de **déclinaisons** n'est pas acquis, beaucoup de **formes verbales** sont fausses (passif, verbes forts, auxiliaire du passé-composé), les auxiliaires de mode sont très souvent suivis d'un infinitif précédé de « *zu* ».

Il y a eu, heureusement, un certain nombre de copies de bon niveau.

## Rapport de M<sup>me</sup> Françoise GIRARD, correctrice d'anglais (version).

### Version

Le texte proposé aux candidats cette année est extrait de *Lewis Percy* d'Anita Brookner, romancière britannique contemporaine.

**Résultats** : Pour les deux sections confondues (638 copies), ils se répartissent ainsi :

$0 \leq N < 5$	24%
$5 \leq N < 10$	30%
$10 \leq N < 15$	32%
$15 \leq N \leq 20$	14%

Près de la moitié des candidats (46%) ont donc obtenu la moyenne ou davantage avec dix copies remarquables : quatre 19/20, trois 19,5/20 et trois 20/20.

Le texte met en présence deux bibliothécaires dont l'un, en second par rapport à l'autre, observe ce dernier avec acuité et dévoile au lecteur la dimension nouvelle prise par lui – la formidable expansion de sa personnalité – à l'occasion de l'implantation de l'informatique dans leur commun domaine. On entre de plain-pied dans le vif du sujet, ce qui a pu dérouter les candidats qui ne prennent pas le temps de lire le texte entier avant de se précipiter à traduire.

Contrairement aux dernières années, nous relevons une quantité non négligeable d'omissions : tantôt un mot (*deft, brash...*), tantôt une proposition [l.22] ou une phrase entière [l.19/20].

Un mot du **titre** : 95% des candidats ont pris « *entranced* » pour le participe passé d'un verbe correspondant au substantif « *entrance* » (d'où : « entrés », sans se soucier de la préposition « *at* ») ; 3% connaissent le sens de « *entranced* » qui est issu d'un autre verbe, lui-même importé de l'ancien français. Les 2% restant ont « créé » un participe passé – grammaticalement possible – avec le sens de « introduit », ce qui a été admis.

Le **vocabulaire** du texte se regroupe autour de quelques thèmes : habillement (*suit, shirt*), corps humain (*eye, knee, tear*), économie (*money, sum, fund, to invest* – sans oublier que : *sum, duty, change* ont différents sens), loisirs (*persona, character, screen*). Il s'agit de mots très simples de la vie courante que les candidats doivent absolument maîtriser. Le vocabulaire relève aussi de la psychologie – des passions, avec : *to yearn/hanker for, to be eager to*, auxquels nous rattacherons : *lavish* et *profligate*. Quelques termes présentaient une réelle difficulté ; ils sont pourtant loin d'être inconnus de tous, et servent, bien sûr, à départager les bons candidats.

La **grammaire** du texte était simple à une exception près (l'emploi de « *though* » que nous verrons en fin de paragraphe). Pour le reste, les fautes proviennent de lectures

hâtives mais aussi de l'ignorance de règles élémentaires. Indiquons les erreurs les plus fréquentes :

- *in/into* non différenciés d'où la construction : « *put money into computers, ... in libraries* [l.10/11] ;
- noms composés : interversion de l'ordre des termes : « *television commercial* » [l.6] (téléachat...) ; « *wartime childhood* » [l.15] « des batailles d'enfants » ; « *grant-giving bodies* » [l.19] (vide infra) ;
- cas possessif : « *his life's works* » [l.22] : quelques 60% des candidats qui traduisent : vie professionnelle... donnent priorité à *leur* logique au lieu de se plier à celle de l'auteur qui, elle, s'inscrit dans une construction grammaticale rigoureuse ;
- degrés de comparaison : déjà « *much longer* » [l.1] est souvent omis, mais « *latest* » est pris pour « *last* » [l.5] à quoi s'ajoute l'ignorance « *take up* » ;
- propositions subordonnées :
  - **a**) circonstancielle de temps : « *(you won't... ) once we've installed* » [l.1] : rendu dans environ 5% des copies par : nous avons déjà installé, – ce que, de surcroît, la suite du texte dément [v.l.8] – ignorance de la règle infrangible de concordance des temps ;
  - **b**) infinitive : « *he had always felt/his place to be* » [l.14] – ignorance de la construction, doublée de celle du sens de « *to feel* » [10%].

Venons-en enfin à la seule véritable difficulté : la proposition circonstancielle de concession [l.19] avec interversion de la conjonction et de l'adjectif pour mettre ce dernier en relief – construction recherchée, appelant d'ordinaire le subjonctif. Certains ont bien traduit : « Pour consciencieux qu'il fût ». 60% des copies n'ont pas tenu compte de « *though* » et ont simplement juxtaposé deux propositions. 12% le connaissent mais une erreur de lecture de la ponctuation a malencontreusement donné « consciencieux, bien qu'il fût bibliothécaire ».

**Compréhension** du texte : certains candidats se sont fourvoyés plus gravement encore pour avoir ramené le texte à un problème quasi exclusif d'informatique ou de gestion/finances :

- informatique : *librar-y/ian, scholar, professional fund-raiser*, sont assimilés à : bibliothèque électronique, banque de données, logiciels, informaticiens... ;
- gestion/finances : on investit dans les Brooks Brothers [l.7], on joue en bourse sur les ordinateurs [l.10] et « *eagerness* » [l.19] devient « avidité » (de gagner).

Signalons de surcroît un dérapage [l.14 à 19]. Partis d'un faux-sens sur « *profligate* », puis entraînés par « *yearned for... a party* », des candidats se sont enfoncés avec « *hankering for the sort of activity... libraries do not... accomodate* », pour s'abîmer avec « *bodies excited his eagerness to please* », prenant, de plus le verbe « *to please* » pour le substantif « *pleasure* ». À des degrés divers, ceci concerne une proportion trop importante de copies pour ne pas appeler un rappel sévère : au lieu de verser dans un genre qui n'a jamais eu droit de cité parmi les textes proposés au concours, les candidats auraient tout intérêt à s'employer à servir le texte.

C'est sur le **style** que nous insisterons. La majorité des candidats a travaillé. Même si la traduction est malhabile, elle témoigne d'efforts de recherche. Mais de trop nombreux élèves sont mal à l'aise dans leur langue maternelle. La seule ponctuation peut les conduire au contre-sens (cf : « *scholars like himself would* » [l.13]) . Ils ne remarquent pas les anglicismes « *he added* » [l.2] (à inverser en français) ; « *before his eyes* » [l.12] (*lui* [passer] devant *les yeux*). 30% d'entre eux perdent de vue que si l'anglais peut se permettre une construction du type : « *he had seized hold of and welcomed the fact* » [l.10], en français les deux verbes doivent être transitifs ou régir la même préposition (se saisir *de*/se réjouir *de*).

Il leur manque une palette de synonymes pour nuancer. Tout est sur le même plan : plaisir, joie, bonheur ; ou : faible, inclination, amour, passion.

Beaucoup ont fait un effort louable pour éviter de traduire tous les « *with* » par « avec » sans s'apercevoir que remplacer systématiquement « avec » par « doté de » n'est pas toujours heureux.

Peu sont sensibles à la précision du sens des verbes anglais : avec « *beam* » et « *flash* », ce n'est pas tant le transfert d'information qui importe (il a existé de tous temps) que l'instantanéité de celui-ci.

Nombres d'élèves ne sont pas sensibles aux attitudes : « *on one knee* » n'est pas « *kneeling* » : l'agenouillement est l'attitude de la prière ; un genou en terre marque la déférence du sujet à l'égard du souverain.

Enfin, certains sont imperméables aux **niveaux de langue**. Déjà, « *suit* » [l.6] est rendu par « costard » dans cinq copies (dont une notée 16/20), mais : « *conscientious* » [l.17] traduit – même si l'on ignore le mot – par « (bien que) bordélique (sic) (comme tous les bibliothécaires) » est un écart de langage.

Le texte fait discrètement appel à une certaine **culture générale**. Les candidats allaient avoir dix ans que le monde célébrait le cinquième centenaire de la découverte du nouveau monde. Films, expositions, publicité autour de l'évènement n'ont pu passer inaperçus. Et pourtant, certains ignorent le nom du découvreur – passons sur l'orthographe – : *Michel Colomb* trouve-t'on dans une copie (bonne par ailleurs). Comme naguère il convenait de traduire « da Vinci » par le nom usuel en France, « Léonard de Vinci », on attendait ici « Christophe Colomb » et « Isabelle la Catholique ». Certains ignorent qui finança l'expédition ; d'autres situent nos deux personnages anachroniquement à la fin du présent siècle – l'un inspecteur de police de fiction, l'autre souveraine d'outre-Manche.

Un mot, enfin, des meilleures copies. Leurs auteurs ont su :

- étoffer « *enthusiasms* » [l.4] (des élans d'enthousiasme...), « *bid for* », « *for this privilege* » [l.25] (pour obtenir) ;
- dans « *the installation of the computer* » [l.8], rendre l'un des deux articles par un démonstratif ;
- marquer quelque opposition entre « *brash* » et « *deft* » qui sont reliés par « *both* » [l.5] ;

- dans « *welcome* », rendre l'idée d'accueil, de bienvenue ;
- rendre « *As... as...* » [1.22/23] par deux propositions se répondant de manière équilibrée ;
- se placer du point de vue de l'anthropologue et traduire « *shift* » et « *change* » [1.23] par des termes correspondant à son domaine.

Pour cette phrase, nous avons relevé avec plaisir : « En lui, l'anthropologue faisait bon accueil à la mutation et à la métamorphose, le bibliothécaire, simplement, aux fonds. »

En conclusion, l'exercice proposé aux candidats est bien une traduction, en d'autres termes ni une paraphrase ni une glose. Il y faut courage et humilité. Le traducteur est comme le virtuose : comme le second sert une partition selon la volonté du compositeur, le premier sert un texte selon la volonté de l'écrivain.

## Rapport de M. Maurice OBERREINER, correcteur d'anglais (expression écrite).

### 1. Données chiffrées

La moyenne des 620 copies de candidats français est de 9,3/20, avec un écart-type de 3,7. Cette moyenne générale masque une assez forte disparité entre la filière MP (259 candidats obtenant une moyenne de 9,8) et la filière PC (361 candidats, moyenne de 8,9). Une différence semblable existe, remarquons-le, dans d'autres épreuves d'anglais, notamment orales, et ne semble donc pas anormale.

La répartition de ces notes, qui s'échelonnent de 0 à 19, s'établit comme suit :

$0 \leq N < 4$	7%
$4 \leq N < 8$	32%
$8 \leq N < 12$	30%
$12 \leq N < 16$	27%
$16 \leq N \leq 20$	4%

Ces résultats chiffrés appellent, avant plus ample analyse, les remarques suivantes :

Presque un tiers des candidats (194) ont une note supérieure ou égale à 12/20, ce qui constitue un résultat d'ensemble fort honorable. Près de 45% des candidats (276) obtiennent une note supérieure ou égale à 10/20, ce qui est également encourageant. À l'autre extrémité de l'échelle des notes, près de 20% des copies (116) se répartissent entre 5 et 0, et 10 notes éliminatoires ont été attribuées à des copies dont l'indigence est indiscutable (2/20 ou moins).

### 2. Nature de l'épreuve

Dans l'esprit de ses concepteurs cette nouvelle épreuve doit permettre de satisfaire aux exigences de l'École, qui souhaite former des ingénieurs de haut niveau capables d'être pleinement opérationnels dans un environnement international dans lequel les langues étrangères – l'anglais notamment – prendront de plus en plus d'importance. La capacité à rédiger est, de ce point de vue, fondamentale et doit pouvoir être appréciée dès le concours d'admission. Cette épreuve doit permettre également de remplir sa fonction discriminante de classement et, de ce point de vue, l'objectif semble parfaitement atteint au vu de l'écart des notes observées. Ajoutons enfin que la qualité du document proposé aux candidats permettait à ceux-ci de faire preuve de maturité et de réflexion.

Deux questions distinctes, différentes dans leur esprit, étaient posées. La première – proche de l'expression guidée – reprenait la problématique développée dans le texte et permettait de tester les capacités de restitution et de synthèse. Les candidats étaient donc invités, à partir de l'argumentation du document et sans escamoter aucune des idées essentielles, à procéder à une mise en forme dans un anglais de qualité en prenant soin de ne jamais simplement traduire ou paraphraser tel ou tel passage mais en suivant la thèse

développée.

Il était important, par exemple, de bien faire ressortir la différence de nature soulignée par l'auteur entre les régimes « simplement » tyranniques du passé et le totalitarisme plus récent qui, seul, s'est assigné pour tâche la falsification, le contrôle de la communication et de l'information et l'extermination de masse. On ne peut que regretter dès lors que nombre de candidats n'aient fait ressortir que l'un ou l'autre aspect, sans parfois même citer d'exemples contrairement à ce qui était indiqué dans le libellé de la question.

La seconde question, elle, incitait le candidat à prendre de la hauteur et, en tenant compte des indications données dans l'intitulé (pourquoi ... dans quelles limites), à réfléchir de manière plus personnelle au problème posé en illustrant son propos d'exemples précis, à élargir en quelque sorte le champ de sa pensée. Une plus grande liberté était ainsi accordée aux candidats tant au plan des idées que des moyens linguistiques mis en œuvre, qui a permis à l'examineur de bien apprécier les réactions de chacun face d'une part à un exercice imposé, précis et rigoureux (1<sup>ère</sup> question), et d'autre part à une invitation à une expression plus authentique, voire critique (2<sup>ème</sup> question). Il va bien entendu de soi que l'on s'est gardé de porter la moindre appréciation sur le fond de l'argument soutenu par les candidats.

### 3. Principes et critères de notation

Ont été valorisées fortement les copies qui ont fait preuve des qualités mentionnées dans le court paragraphe qui suivait le libellé des questions, et auquel on ne saurait trop conseiller aux candidats de se référer. Primauté absolue a ainsi été accordée aux travaux des candidats qui ont su faire preuve de maîtrise au plan linguistique, qualité essentielle, incontournable : la fluidité, l'authenticité et la richesse de l'expression doivent être de règle. Construire une argumentation ensuite, solidement étayée par des exemples précis s'impose également à tous. Si une grande majorité de candidats s'est livrée avec délices, maniant ce qu'ils croient être l'art de la dissertation « à la française », au sempiternel et fastidieux balancement des arguments (d'un côté ... de l'autre, etc ...) qui permet de rester frileusement sur la réserve, un certain nombre de copies ont montré qu'il était aussi possible de construire un « *essay* » à l'anglaise où l'on s'efforce de soutenir et de défendre une thèse. Autant dire que le risque pris par ces derniers candidats a été récompensé à hauteur de l'effort fourni. De même le contenu « culturel », au sens le plus large du terme, de la réponse donnée a été apprécié à sa juste valeur (qualité des références et des exemples utilisés, maturité de la réflexion).

De manière plus prosaïque il n'a pas été tenu compte de manière déterminante dans la notation, du respect du nombre de mots mentionnés, à titre indicatif, dans le libellé des questions. Certains candidats se sont sentis libres, notamment en réponse à la seconde question, de donner une forme plus ample à leur réflexion et il aurait été injuste de les pénaliser. Il convenait néanmoins d'être plus rigoureux pour la première question, qui devait tester les capacités de synthèse. En dernière analyse il va de soi que la durée même de l'épreuve (1 heure) fixe naturellement les limites de l'exercice en fonction des capacités de chacun. A contrario les candidats qui n'ont visiblement pas rempli le contrat

(quelques lignes éparses!) ont été pénalisés : comment, de manière si brève, développer l'argumentation demandée ?

Pour conclure sur ce point il importe de souligner qu'un nombre égal de points a été accordé à chacune des deux questions.

#### 4. Remarques linguistiques et méthodologiques

Traiter un sujet tel que celui qui était proposé nécessitait, de la part des candidats, une bonne maîtrise lexicale. Celle-ci a parfois cruellement fait défaut. Que de confusions en effet entre *to remind* / *to remember* / *to recall*, *memory* / *recollection* / *remembrance* / *souvenir*, *totalitary* (sic) / *totalitarianism* (sic), *dictature* (sic), etc... Que d'approximations et de confusions sur *story* / *history* ! Au-delà de ce vocabulaire « technique » se rapportant au sujet du concours 2000, on regrette que trop de candidats ignorent superbement les verbes forts (*forgot*, *gived*, *taked* seraient-ils passés dans la langue ?) ou se livrent parfois à des innovations surprenantes (« *even sea-gulfs may be killed* » « *dictature chips* » « *manking* », etc...). On relève de même, ce qui n'est certes pas nouveau, une tendance systématique à employer l'article défini à mauvais escient – un travail de fond semble devoir être accompli sur ce point – et à utiliser les formes contractées qui sont, jusqu'à plus ample informé, en règle générale bannies de l'expression écrite « soutenue » : sur ce point aussi il conviendrait d'attirer l'attention des candidats. Il conviendrait également que ceux-ci parviennent à une meilleure maîtrise des outils de l'articulation logique du discours, sans laquelle aucun raisonnement sérieux ne peut être bâti. Toujours au plan linguistique, et pour en finir sur ce point, on relève un recours trop fréquent aux formules stéréotypées employées abusivement et hors de propos (*As far as I am concerned* / *Last, but not least, etc ...*). À utiliser avec modération !

Au plan méthodologique ensuite, et s'agissant d'un exercice comportant un nombre de mots limité, il était parfaitement inutile de perdre son énergie à situer le document d'origine, à introduire ce que l'on va dire ou à annoncer pompeusement un « plan » ... que par ailleurs on ne suit pas ! Évitions donc à l'avenir les formules qui fleurent bon le français traduit telles que « *in a first time ... in a second time* » ou même « *in a first part ... in a second part* » qu'aucun locuteur anglophone n'utiliserait vraiment ! Entrer directement dans le vif du sujet, telle est la règle d'or. De même, la rédaction en paragraphes cohérents au plan du sens n'est pas toujours assurée.

S'agissant de la pertinence des réponses aux questions, faut-il également rappeler que s'impose une lecture intelligente et une bonne compréhension de celles-ci ... et du texte d'origine ! Remarque qui semble superflue et pourtant, combien de passages hors sujet ou de digressions mal venues ! En matière d'exemples fournis à l'appui des thèses défendues par les candidats, enfin, on aurait souhaité plus de diversité et d'originalité. Que de références – certes pertinentes – à « 1984 » alors que d'autres sources auraient pu être citées (« L'Aveu », « *The Gulag Archipelago* », etc ...).

Pour conclure, et s'il reste bien sûr à reprendre les imperfections soulignées ci-dessus – et sans doute quelques autres ! – on ne peut qu'être favorablement impressionné par les résultats fort honorables obtenus par un nombre significatif de candidats (certains ont

même excellé dans cet exercice) qui ont su, face à une épreuve nouvelle, faire preuve des qualités qui étaient attendues d'eux.

Il convient que soit ici salué le travail méritoire accompli dans les classes de préparation et que soit poursuivi sans relâche l'effort entrepris.

## **Rapport de M. Jean Tardy, correcteur d'arabe (version et expression écrite).**

### **Version :**

Note la plus élevée : 16

Note la plus basse : 03

Extrait d'un récit autobiographique de Tawfiq al Hakîm, le texte proposé ne présentait aucune difficulté majeure et ne faisait appel à la connaissance d'aucun lexique particulier. Sa traduction a cependant donné lieu à de nombreux faux-sens ou contre-sens.

Il faut cette année encore regretter que la plupart des copies pèchent par une maîtrise insuffisante – voire une ignorance totale – des règles d'orthographe, de concordance des temps et de la syntaxe de la langue française. Il ne semble donc pas inutile de rappeler que le correcteur d'une épreuve de version attend non seulement du candidat qu'il fasse preuve d'une bonne compréhension du texte, mais aussi qu'il montre son aptitude à le transposer dans un français correct.

De même les omissions, portant parfois sur plusieurs phrases du texte, portent un préjudice considérable à la qualité du travail remis.

On rappellera également que le titre et les références du texte, trop souvent oubliés, doivent être traduits.

### **Expression écrite :**

Note la plus élevée : 16

Note la plus basse : 07

La première question faisait appel à la faculté d'analyse et invitait le candidat à présenter une synthèse du texte proposé.

Dans l'ensemble, cette question a été correctement traitée. Encore faut-il regretter que quelques candidats se soient contentés, en guise de synthèse, de recopier mot pour mot certaines phrases du texte, sans se donner la peine de les reformuler ni de justifier leur choix. Rappelons donc qu'une synthèse consiste à trier les éléments du texte pour n'en retenir que les principaux, à les réorganiser de façon cohérente et à les reformuler avec concision, de sorte que le lecteur puisse, en quelques lignes, se faire une idée précise de l'ensemble du texte.

La seconde question invitait le candidat à s'appuyer sur les éléments du texte pour développer une réflexion personnelle plus générale.

Si, dans le cadre limité de cette épreuve, il était illusoire d'attendre des candidats qu'ils proposent une dissertation en bonne et due forme, du moins était-il souhaitable de les voir faire preuve de plus de pertinence et de cohérence dans la présentation de leurs idées. Ici,

c'est moins la qualité de la langue qui est en cause que l'organisation des arguments, la structure générale de la réflexion, la faculté de porter un regard critique sur la question et d'intégrer celle-ci dans une problématique d'ensemble. Sans vouloir imposer un cadre trop contraignant à cette épreuve d'expression écrite libre, nous suggérons toutefois aux futurs candidats de présenter une brève introduction, de développer leurs arguments et de conclure leur travail en ouvrant, si possible, des perspectives de réflexion plus larges.

## Rapport de M<sup>me</sup> Gisèle PROST, correctrice d'espagnol (version et expression écrite).

Le nombre de candidats admissibles ayant composé en espagnol est de 7. La moyenne des deux sous-épreuves s'établit à 12 pour un éventail de notes allant de 08,5 à 17. Elles sont ainsi réparties :

$0 \leq N < 4$	0
$4 \leq N < 8$	0
$8 \leq N < 12$	3
$12 \leq N < 16$	3
$16 \leq N < 20$	1

### Version

L'extrait proposé cette année était tiré du roman *Levantar ciudades* de Lilian Neuman. Dans le passage à traduire, la romancière accompagne son père lors d'une promenade dans Buenos Aires au cours de laquelle ils découvrent l'un des premiers établissements de la chaîne McDonald's. Le ton du texte est fortement ironique : un même point de vue critique tout au long du passage devait faciliter sa compréhension et permettre aux candidats de consacrer tous leurs efforts à la transposition en français.

Les erreurs les plus fréquentes ont d'abord porté sur le lexique : on confond *entender*, « comprendre », et *oír*, « entendre » ; *la bandeja*, « le plateau », et *la bandera*, « le drapeau » ; on ignore le sens de *en la esquina*, « au coin de la rue » ; *quemarse*, « se brûler » ; *asentir*, « acquiescer » ; on traduit mot à mot les expressions *riendo de costado*, « riant dans sa barbe » ; ou *que dominaba de arriba abajo*, « que je connaissais de fond en comble » ou « comme ma poche ».

D'autres fautes sont dues à une analyse insuffisante des formes verbales : ainsi le passé simple de narration *bromeé* est-il rendu par un présent ; l'imparfait *antes había* par un plus que parfait ; l'impératif *entremos* par un présent de l'indicatif. Soulignons également que la 3<sup>e</sup> personne du pluriel de la tournure *daban un café excelente* devait être traduite par l'indéfini « on » en français : « on y servait un excellent café ».

Enfin, outre les nombreuses fautes d'orthographe, la traduction du titre du passage est souvent négligée et surtout celle du titre du roman : « Bâtir des cités ».

Toutefois, ces remarques sont le fruit d'un relevé des défaillances. Les bonnes copies existent aussi dont certaines ajoutent à une réelle compréhension un style clair et juste.

La moyenne de l'épreuve est de 11,4 et les notes attribuées s'échelonnent de 08 à 16.

## Expression écrite

La moyenne de cette sous-épreuve s'établit à 12,5 ; les notes attribuées s'échelonnent de 07 à 18.

Bien que les candidats aient su dans l'ensemble répondre de façon satisfaisante aux deux questions posées sur le texte de Tzvetan Todorov intitulé « La mémoire menacée » et commun à toutes les langues, il convient de bien préciser les modalités de cette nouvelle épreuve et les attentes de la correctrice.

L'exercice, en effet, exige d'abord une lecture attentive et une analyse rigoureuse du texte français proposé. La première question, de nature analytique, conduit les candidats à effectuer une présentation claire et synthétique des arguments de l'auteur. Le nombre de mots est limité à 100-120. La seconde question, de nature réflexive, invite les candidats à exprimer des idées et des opinions personnelles, c'est-à-dire à rédiger en 150 mots environ une démonstration libre mais construite et, si possible, illustrée à l'aide d'exemples pertinents.

Ainsi cette année, si chacun a exposé avec plus ou moins de précision les principales idées du texte, l'erreur de certains a consisté à vouloir être trop exhaustifs et à dépasser largement le nombre de mots requis pour la première question.

Quant à la seconde question, elle a permis de faire la différence, les meilleurs copies étant celles de candidats qui ont présenté une argumentation et essayé de convaincre le lecteur du bien fondé de leur point de vue. D'autres se sont laissés impressionner par le texte initial, allant parfois jusqu'à reprendre tout simplement son contenu et, notamment, ses exemples.

Enfin, les attentes de la correctrice sont aussi et avant tout d'ordre linguistique : la richesse du lexique et la variété des formulations sont des critères essentiels d'évaluation. Mais la première des exigences reste celle d'une bonne maîtrise des structures grammaticales de l'espagnol : attention aux confusions entre *ser* et *estar*, entre *por* et *para*, entre *en* et *a* ; à l'oubli de la préposition *a* devant un complément de personne ou après un verbe de mouvement ; à l'emploi des verbes *haber* et *tener* ; au respect de la concordance des temps qui suppose également une bonne connaissance des formes verbales aux différents temps du subjonctif. Ajoutons que l'importance des accents écrits ne saurait être minimisée, en particulier lorsqu'ils sont grammaticaux et servent à distinguer des termes de sens différent : *mi* et *mí* ; *el* et *él* ; *mas* et *más* ; *se* et *sé*, etc.

Pour conclure, la copie idéale est celle dont l'auteur, après avoir analysé et restitué le sens du texte, manie des idées personnelles qu'il étaye par des exemples judicieusement choisis, le tout dans une langue correcte, précise et claire.

## Rapport de M. Maxime CASTRO, correcteur d'italien (version et expression écrite).

Trois candidats italianistes ont été déclarés admissibles cette année.

Il faut d'autant plus déplorer ce faible nombre, que ces trois copies se sont avérées, comme c'est souvent le cas, tout à fait bonnes, voire excellentes. L'une d'elle obtient 14/20 avec 14 dans chaque épreuve, la deuxième 14,5/20, avec 13/20 en version et 16/20 aux questions ; la troisième 17/20, avec 17 dans chaque épreuve. C'est dire si leur niveau nous a paru brillant.

La version présentait de réelles difficultés lexicales et stylistiques que les candidats ont la plupart du temps résolues, mis à part les dialectalismes *sacchetta* (poche) ou *bastoniato* (bastonné). Là encore, le plus solide des candidats a su déduire du contexte le sens qu'il convenait de donner à la plupart de ces mots.

En revanche, *intaccare* (entamer) ou *ambite* (à traduire ici par tant attendues) n'ont pas été bien rendus, sans doute parce qu'ils appartenaient à un lexique plus recherché ; de même que *fulminare* (foudroyer) et *sprecato* (gâché), qui ne nous ont pourtant pas paru constituer des mots excessivement difficiles.

Il faut également signaler que la version est un exercice exigeant et pour lequel les candidats doivent rechercher la rigueur la plus grande, en particulier en respectant la ponctuation et l'ordre des mots et des phrases aussi souvent que cela est possible : il ne saurait être permis de réécrire en quelque sorte le texte, fût-ce pour lui conférer un certain brillant.

Signalons qu'il est rarement opportun d'appuyer par des notes une traduction de concours.

Les réponses aux deux questions ont permis aux candidats de montrer leurs qualités, leur aisance, et surtout leur grande maîtrise de la langue italienne, en utilisant des idiomatismes, en ne tombant jamais dans la langue parlée, en étant capables de synthétiser de façon claire et agréable la pensée de T. Todorov.

Une copie présentait à deux reprises l'expression *verbicausa* que le candidat a dû confondre avec *verbigrazia* : outre le fait que ce genre de méprise est pour le moins malencontreux parce qu'il donne le sentiment de lire une copie « endimanchée », *verbigrazia* est une expression vieillie et qui n'est plus guère employée sinon dans un registre ironique.

Il faut enfin signaler qu'un candidat n'a pas respecté l'indication du nombre de mots conseillés en s'étendant bien au-delà de la longueur attendue. Ce nombre de mots est certes indicatif, mais il doit permettre aux candidats de canaliser leur discours et de rechercher la concision de l'expression. À cette réserve près, il convient de féliciter ces trois candidats pour leur parfaite connaissance de l'italien.

## Rapport de M<sup>me</sup> Odile MELNIK-ARDIN, correctrice de russe (version et expression écrite).

Pour le concours 2000, quinze candidats ont subi les épreuves écrites de russe (cinq dans la filière MP et dix dans la filière PC). Seuls quatre d'entre eux (tous issus de la filière PC) ont été admis à passer les épreuves orales. Quatre copies ont donc été corrigées.

### Version

Les notes obtenues sont satisfaisantes et encourageantes : 12, 13, 15 et 16 sur 20.

Le texte proposé était tiré d'un récit de Natal'ja Tolstaja, Une journée de liberté, écrit au milieu des années 90. Il ne présentait aucune difficulté majeure.

Deux candidats étaient russophones : leurs copies présentaient des qualités et défauts caractéristiques : très bonne compréhension du texte, traduction maladroite (fautes d'orthographe, erreurs dans l'emploi des articles, le choix des temps et du niveau de langue. . .).

La meilleure note a été attribuée à un candidat francophone qui a su trouver des expressions françaises tout à fait intéressantes pour rendre la saveur du texte russe. Mais on doit regretter que ce candidat ait commis des erreurs sur des termes aussi courants que *devočka* (jeune fille), *zadnij* (petit), *spuskajas'* (en montant).

### Expression écrite

Cette année, les candidats ont dû pour la première fois commenter en russe un texte rédigé en français, en répondant à deux questions. Ce texte de Tzvetan Todorov, tiré des *Abus de la mémoire*, évoquait les régimes totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle et tout particulièrement l'URSS. C'était un avantage pour les candidats qui avaient évidemment à un moment ou un autre de leur apprentissage du russe étudié ce problème. Cependant, cette épreuve se révèle très difficile pour des élèves de classes préparatoires scientifiques qui ne peuvent consacrer au travail sur la langue étrangère que peu de temps chaque semaine. En effet, l'expression spontanée en russe sans l'appui d'un texte rédigé dans cette langue exige un niveau très élevé. La qualité de la réflexion des candidats est tout à fait satisfaisante : ils sont capables de comprendre un texte en profondeur, d'aller à l'essentiel et d'argumenter. C'est la langue (lexique, syntaxe, morphologie . . . ) qui est bien médiocre pour les candidats francophones. Les notes attribuées, compte tenu de la difficulté de l'épreuve ont été : 11 et 12 sur 20. En revanche, les russophones ont su tirer leur épingle du jeu, un candidat a obtenu une note d'excellence : 19 sur 20 et le deuxième 16 sur 20.